

Pour vous donner une idée un peu claire de ce chiffre, nous dirons que ces machines forment donc l'équivalent d'une troupe prodigieuse de 147 millions de chevaux vivants, puisque, comme nous l'avons dit, chaque cheval-vapeur représente le travail de 5 chevaux. Complétons ces indications en montrant quelle est la part des diverses industries en France. Les établissements industriels proprement dits ont à leur disposition 57 000 machines représentant 818 000 chevaux; l'industrie des transports par eau ou sur rails en emploie 16 000 seulement, mais dont la force totale est de 4 170 000 chevaux, la grosse part étant pour les chemins de fer, 5 550 000.

Et maintenant un chiffre autrement curieux. On estime qu'en général un cheval peut fournir autant de travail que *neuf hommes* : par conséquent les machines du monde travaillent comme 1525 millions ou *un milliard 525 millions d'hommes*. C'est un chiffre véritablement fantastique, surtout si l'on songe que la population du monde entier ne dépasse certainement pas 1 milliard 500 millions d'âmes. Dans ce total, on ne peut pas compter plus de la moitié, environ 700 millions d'hommes qui puissent se consacrer au travail : ainsi, grâce à la machine à vapeur, on a triplé la force productive du monde. Lorsque Papin, Watt et les autres hommes, de génie qui sont venus perfectionner les travaux de leurs prédécesseurs, étaient fiers de leur œuvre, ils ne se doutaient pas encore du progrès merveilleux qu'elle constituait; en somme, ils ont doté le monde d'une source inépuisable de richesses, ils ont mis à nos ordres un milliard 500 millions d'esclaves de fer et d'acier qui travaillent sans se plaindre, tandis que l'homme, ainsi secondé par la science, peut dès aujourd'hui, et pourra encore bien plus, au fur et à mesure du progrès constant, consacrer son activité et ses forces à son développement intellectuel.

DANIEL BELLET.

## LE MUSÉUM

V

La Rotonde est un grand bâtiment circulaire, entouré de grilles, une sorte de vaste écurie à huit compartiments qui ouvrent sur une cour pavée se terminant à la grille extérieure; chaque compartiment devait servir de demeure à un hôte gigantesque et a été aménagé en conséquence; les portes sont hautes et larges, les barrières sont composées de lourdes poutres et de barres de fer énormes, dont quelques-unes n'en ont pas moins été tordues un jour que le locataire était de mauvaise humeur.

Commencée en 1804 et destinée d'abord aux ani-

maux féroces, la Rotonde n'a été terminée qu'en 1812; elle abritait un hippopotame, un rhinocéros et un éléphant.

Le rhinocéros, une femelle répondant au doux nom de Kanakana, est mort cette semaine. Quant à l'hippopotame, donné à la ménagerie en 1856 par le frère du vice-roi d'Égypte, il est aujourd'hui vieux et malade, couvert de crevasses et d'engelures; il ne sort pas et passe presque toutes ses journées dans le bassin creusé dans son écurie. Le Muséum fait tous ses efforts pour conserver son pensionnaire qu'il ne pourrait pas remplacer facilement : un hippopotame coûte de 15 000 à 50 000 francs, aussi est-on aux petits soins avec lui. Deux fois par jour, on le fait sortir de l'eau et on bouche ses crevasses avec de la vaseline. Le géant, très doux, se laisse faire tranquillement; il tourne sa tête monstrueuse vers son gardien, ses petits yeux clignent, ses lèvres énormes s'agitent et il va se replonger dans son bassin.

Pauvre hippopotame! peut-être ne le verra-t-on plus promener sa masse informe et épaisse dans la petite cour pavée où il prenait l'air depuis bientôt quarante ans. Les enfants ne le regretteront pas beaucoup; ils s'arrêtaient un moment, par curiosité, devant sa repoussante laideur, jetaient par pitié quelques bouchées de pain et passaient vite à l'éléphant, pour qui ils réservaient toutes leurs prodigalités.

L'éléphant est l'animal le plus choyé de la ménagerie; les moutons sont gentils, les gazelles gracieuses, les petits oiseaux charmants, les ours amusent au fond de leurs fosses, on aime bien le phoque, on rit des grimaces des singes; mais l'éléphant l'emporte sur tous les autres. C'est lui que l'on veut voir d'abord, à lui que vont toutes les faveurs, pour lui que l'on garde les plus gros morceaux de pain.

La grille est entourée de bonne heure par tout un monde d'enfants impatients, qui se bousculent pour arriver au premier rang. La porte s'ouvre enfin et l'éléphant majestueux et tranquille s'avance vers son public. Immédiatement plusieurs mains lui tendent une bouchée de pain, quelques-unes un petit pain tout entier, qu'il engouffre d'un air atisfait; il mange bien ainsi dans son après-midi quatre à cinq livres de pain, sans compter les épluchures de salade ou de carottes que les bonnes femmes du quartier lui apportent souvent dans leur tablier, ce qui ne l'empêchera pas tout à l'heure de faire honneur à son dîner : plusieurs bottes de foin et un tas de son mélangé de carottes et de morceaux de pain qui l'attendent dans son écurie. — Un éléphant mange, par jour, trois ou quatre bottes de foin, trente à cinquante litres de son, huit kilogrammes de pain et une dizaine de bottes de carottes.

Buffon raconte qu'un éléphant d'Afrique qui vécut à la ménagerie de Versailles de 1668 à 1681, mangeait chaque jour trente-cinq à quarante kilos de pain, vingt-huit litres de potage contenant deux

kilogs de pain ou de riz cuit à l'eau, douze litres de vin et une gerbe de blé.

Voilà un repas que ne fera jamais l'éléphant du Jardin des Plantes, quel que soit son appétit.

Dans un rapport qu'il adressait l'année dernière au ministre de l'instruction publique, M. Milne-

Edwards, professeur et directeur au Muséum, exposait dans les termes suivants la triste situation de la ménagerie :

« Les vivres figurent au budget pour 45 800 francs ; or la ménagerie, pour remplir ses parcs et ses volières, doit avoir de 1200 à 1500 animaux ; la dépense de chaque jour ne doit pas dépasser environ 10 centimes par tête et si, dans le nombre, il y a 150 à 200 petits oiseaux qui consomment peu, il se trouve, à côté, des éléphants, rhinocéros, hippopotames, dont l'entretien est fort coûteux. Tous les grands carnassiers, lions, tigres, jaguars, panthères, ours, etc. ; reçoivent comme ration de 6 à 10 kilogs de viande.

« Le lion-marin mange au minimum par jour 10 kilogs de pois-

son, représentant une dépense de plus de 11 francs, c'est-à-dire près de 4000 francs par an. Il était impossible autrefois de se procurer des amphibiens de cette espèce, mais aujourd'hui ils figurent dans tous les jardins zoologiques et leurs formes étranges, la singularité de leurs allures, leur intelligence intéressent tellement qu'au moment où ils prennent leur repas,

les visiteurs viennent en foule occuper toutes les allées voisines et entravent souvent la circulation. Il serait donc regrettable maintenant, par mesure d'économie, de supprimer ces animaux.

« Le prix de toutes les denrées s'est accru, et cependant, depuis vingt-trois ans, le budget des

acquisitions n'a pas varié. En outre, des droits considérables de douane et d'entrée ont été établis sur les grains (avoine, blé, maïs, etc.), augmentant de près de 1000 francs les dépenses de la ménagerie. On ne peut donc avec la même somme faire face aux mêmes besoins. Aussi n'est-ce pas seulement la gêne qui se fait sentir dans ce service, mais une véritable misère. Pour en donner une idée, il suffira de dire qu'afin de conserver un certain nombre de grandes chauves-souris et quelques singes rares, le professeur a été obligé de payer de ses deniers les fruits nécessaires à leur alimentation, les crédits de la ménagerie ne permettant pas d'en faire l'acquisition. »

Et M. Milne-

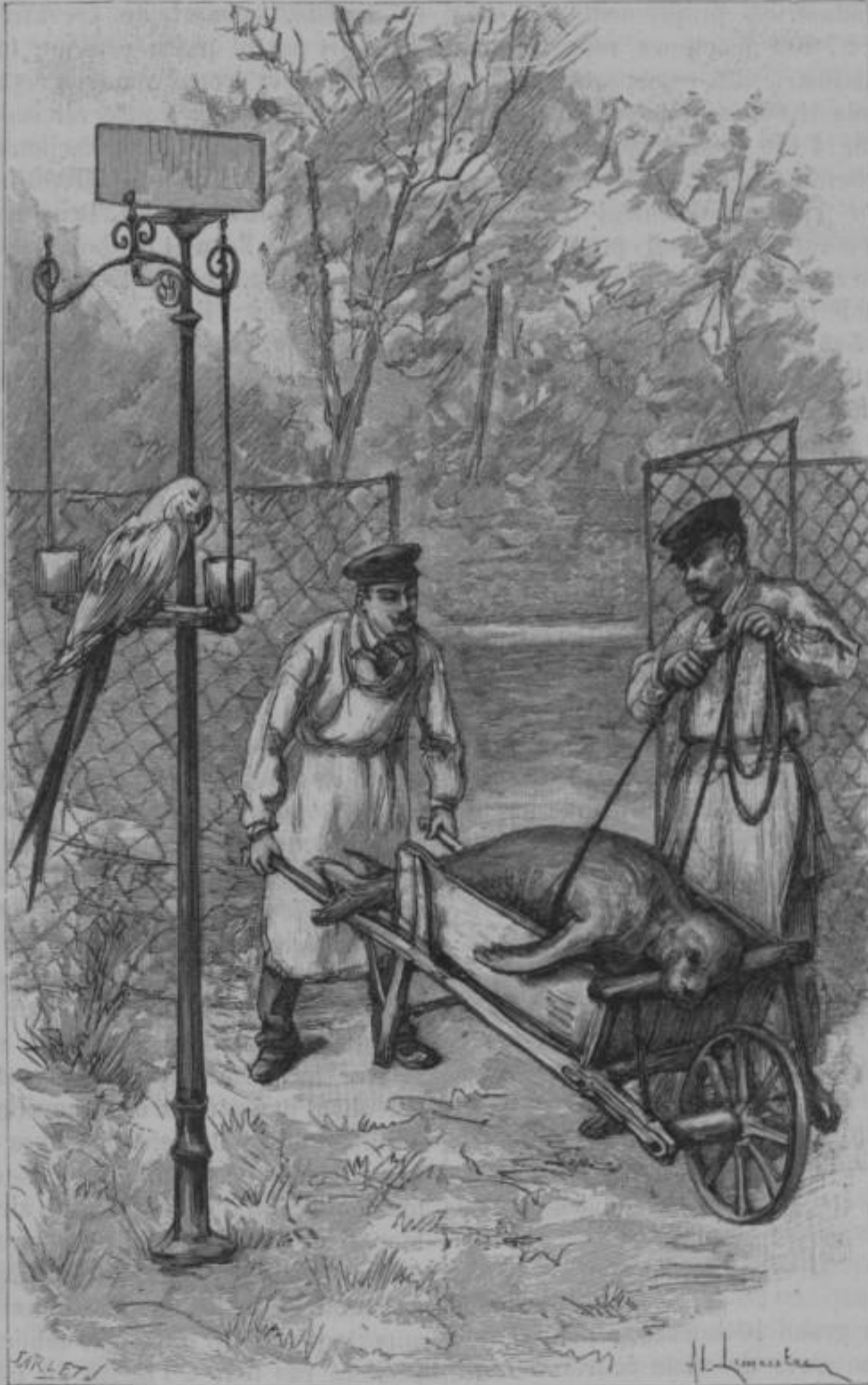
Edwards ne de-

mande pour la nourriture qu'une augmentation de crédit de 8000 francs.

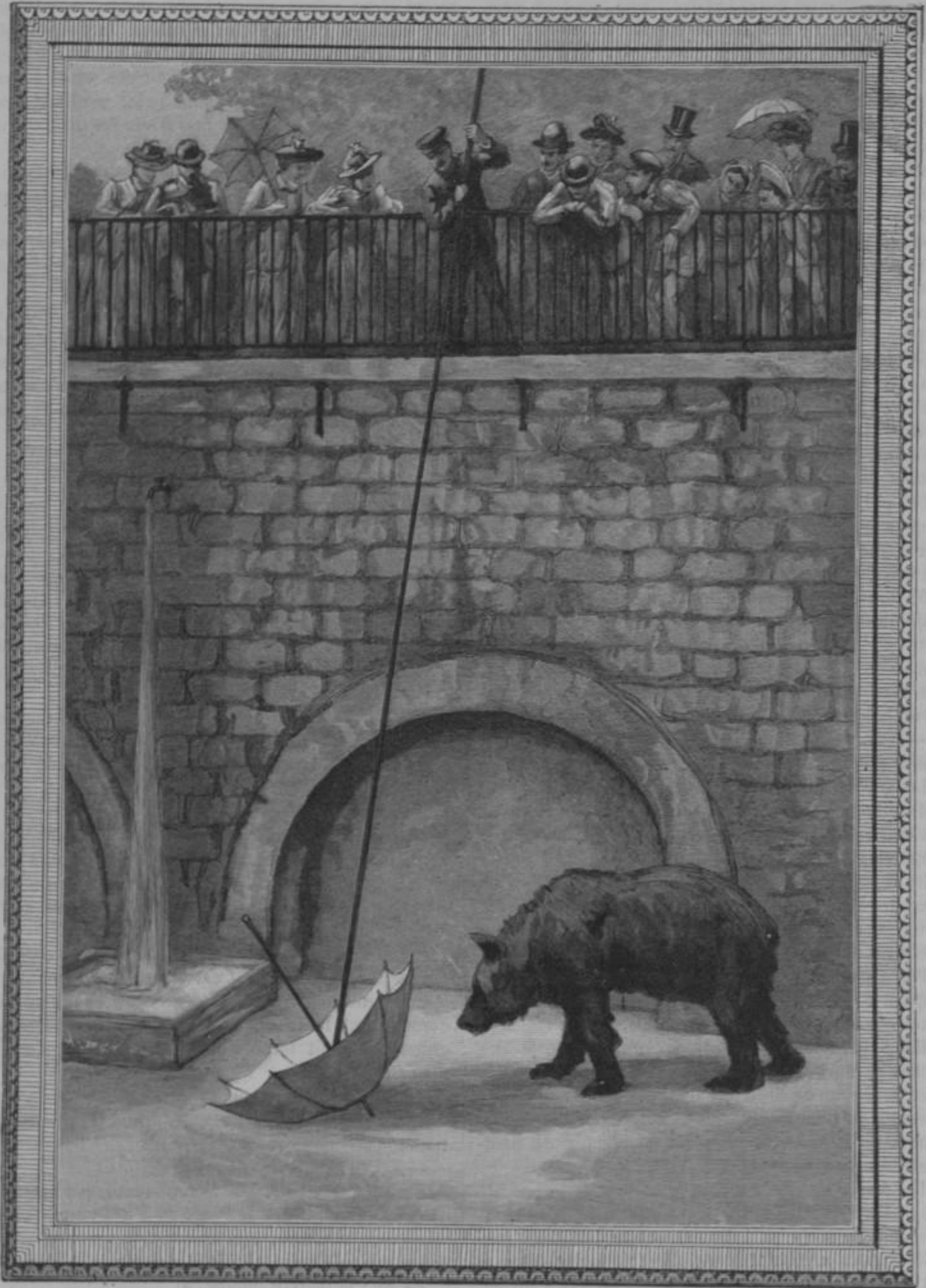
Espérons que l'État fera droit à de si justes réclamations et ne laissera pas les animaux mourir de faim.

Ils meurent déjà bien assez vite comme cela.

Avant le dernier hiver qui a été si funeste à la



La mort du phoque. (P. 250, col. 1.)



Un sauvetage. (P. 250, col. 2.)

ménagerie (il y a eu cent trente-trois décès), le Jardin des Plantes possédait trois phoques : un gros et deux petits ; c'était un plaisir de les voir élever au-dessus de l'eau leur tête aux yeux intelligents, puis disparaître tout à coup, faire mille tours dans leur bassin, plonger, nager et se hisser prestement sur le bord pour aller au-devant du gardien qui apportait leur repas. Le gros phoque est mort pendant l'hiver, un des petits au printemps, le troisième vient de mourir à la fin de l'été.

Dans leur Jardin, autour du bassin, les pélicans se chauffaient au soleil, gonflant leur goitre et battant leurs larges ailes blanches, sur leurs perchoirs les aras secouaient leurs plumes multicolores, et la foule très nombreuse attendait le diner du phoque.

Le phoque se montrait à peine ; de temps en temps, il sortait sa tête hors de l'eau, regardait comme s'il cherchait quelqu'un du côté par où devait venir son gardien, il entr'ouvrait les mâchoires, respirait longuement, puis, renversant sa tête, il s'enfonçait doucement, tout droit.

Le public s'impatientait, les pélicans faisaient claquer leur bec avec un bruit sec de planches que l'on cogne l'une contre l'autre et les aras poussaient des cris étourdissants.

De nouveau le phoque apparaît, il regarde encore, toujours du même côté, puis, se renversant brusquement en arrière, doucement, doucement il s'enfonce.

« Maman, il ne joue pas le phoque aujourd'hui, dit un bébé, habitué du Jardin.

— Non, petit, il ne joue pas le phoque et il ne jouera plus, plus du tout. »

Le gardien vient d'arriver avec son panier à la main ; il approche tout près de l'eau, étonné de ne pas voir son pensionnaire accourir au-devant de lui ; il appelle ; il met sa main devant ses yeux pour mieux voir ; il jette un poisson, deux poissons, il appelle encore, regarde encore ; puis il s'en va sans rien dire... il a vu une large masse noire au fond du bassin, il a compris : le phoque est mort.

Peu à peu les cris des aras ont cessé, le soleil a disparu à l'horizon, les pélicans sont rentrés dans leurs cabanes et le public est parti.

Deux gardiens arrivent, le premier porte des cordes et un croc, le second traîne une brouette ; avec beaucoup de difficulté ils finissent par entourer le corps du phoque, l'amènent sur le bord et le hissent dans la brouette qui prend le chemin de l'amphithéâtre.

Les fosses aux ours datent de 1805 ; elles ont été disposées d'une façon très défectueuse, elles se commandent de sorte qu'il faut traverser les deux premières pour arriver à la dernière ; chaque fosse, il est vrai, est munie de cages dans lesquelles on enferme les ours lorsqu'on a besoin de descendre dans leur repaire, mais il faut pour cela que les ours veuillent bien se laisser enfermer, ce qui n'arrive pas

toujours. En 1880, l'ours blanc qui habitait la première fosse refusa pendant plus de six mois d'entrer dans sa cage, et les gardiens furent obligés de descendre dans les fosses voisines au moyen d'une échelle. En 1887, ce sont les ours bruns qui se révoltèrent à leur tour ; les gardiens descendirent quand même, et l'un d'eux fut grièvement blessé.

Les accidents aussi sérieux sont rares au Jardin des Plantes. Je sais bien qu'une vieille légende veut qu'une nourrice distraite ait un jour laissé tomber son poupon dans la fosse aux ours, mais il est bien probable que cet accident avait quelques rapports avec un de ceux qui arrivent journellement.

Les ours sont très aimés du public et toujours une foule nombreuse se presse pour admirer leurs évolutions ; on regarde les ours blancs plonger dans leur bassin pour y chercher les divers objets qu'on leur jette, et on invite, la plupart du temps sans succès, les ours bruns à monter à l'échelle.

« Martin, debout !

— Fais le beau, Martin. »

Martin se lève, fait le beau, attrape au vol les bouchées de pain qu'on lui lance, mais se décide rarement à grimper à son échelle.

Tout à coup, un cri fait tressaillir la foule, les têtes se penchent anxieusement par-dessus la balustrade ; c'est une dame qui vient de laisser tomber son ombrelle. Martin approche, flaire l'objet, lui donne deux ou trois coups de patte et se retire tout en le regardant avec méfiance.

« Allez donc trouver le gardien des bêtes féroces, dit un voisin obligeant à la dame désolée, il vous repêchera votre ombrelle ; il est habitué à ces petits malheurs-là, j'ai déjà vu retirer trois parapluies, un bracelet et une bague. »

La dame court et revient bientôt accompagnée du gardien, qui porte une longue perche munie d'un crochet. L'ombrelle est facilement enlevée au nez de Martin, qui semble suivre ce sauvetage avec un grand intérêt.

Pendant ce temps la foule s'est accrue et dans les derniers rangs l'accident est vivement commenté.

Une demi-heure après des groupes causaient encore devant la fosse. On avait, paraît-il, retiré un chien qui était tombé entre les barreaux, d'autres disaient un enfant.

« Ah ! c'est affreux, madame.

— C'est horrible ! on devrait prendre des précautions.

— Et, il n'était pas mort ?

— Non, madame, blessé seulement, par miracle.

— Et la mère était là ?

— Oui, madame, elle criait, elle pleurait, elle faisait peine à voir ; elle était comme folle, madame.

— Ah ! la pauvre femme ! »

*A suivre.*

ALEXIS LEMAISTRE.

